

squelettes, des ombres qui se promènent dans les rues, les plus forts les moins malades soutenant les plus souffrants. Nos hôpitaux sont encombrés de ces malheureux que le gouvernement laisse sur le pavé de nos rues sans s'en inquiéter davantage. Mardi dernier, une vingtaine de volontaires récemment débarqués, bivouaquaient, le soir, dans la rue Saint Louis, couchés sur le trottoir, sans argent suffisant pour se procurer un gîte, et n'ayant pas même pour abri le toit du corps de garde que la police réserve aux ivrognes, aux malfaiteurs. Le *Picayune* raconte, dans son numéro de Mercredi, qu'on a fait une quête pour donner à un malheureux soldat amputé de la jambe et encore souffrant, un peu de pain et payer son passage sur un bateau à vapeur, pour qu'il puisse retourner chez lui.

La Nouvelle-Orléans n'est-elle pas en droit de se plaindre de ce qu'après avoir renvoyé ses volontaires, on lui fasse supporter la charge de tous ces malheureux qu'on abandonne sur son port. Si la mortalité s'est accrue d'une manière regrettable pendant les dernières semaines, ne faut-il pas l'attribuer à la présence en ville des volontaires malades qui nous apportent les vapeurs qui viennent des Brazos ?

Par son incurie, nous dirons son inhumanité, et la misérable administration du secrétariat de la guerre, le gouvernement doit avoir singulièrement dégoûté les citoyens de s'enrôler au service des Etats-Unis ; il n'a pu leur fournir des vivres et des vêtements alors qu'ils étaient campés sur les bords d'une rivière navigable, et il les abandonne sans secours quand il les a jetés sur la terre des Etats-Unis.

Tout cela prouve une chose fâcheuse, c'est que le secrétariat de la guerre est donné à un homme qui ne se doute pas de ce que c'est qu'une campagne, des besoins d'une armée, et des secours que l'on doit aux malades et aux blessés.

Quelque soit le patriotisme des Américains, nous n'hésitons pas à le dire, si une nouvelle levée était nécessaire si une nouvelle campagne devait avoir lieu, les citoyens, ceux surtout qui ont pu voir et entendre les malheureux qui reviennent des Brazos ne s'enrôleraient qu'avec des garanties que l'administration actuelle de la guerre ne saurait leur présenter.

M. G. HERVÉ, agent de différents journaux est chargé de notre part de retirer, de ceux qui sont en retard, ce qu'ils doivent au bureau des *Mélanges*, et de donner des reçus au nom de l'Editeur.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

ROME.

Correspondance particulière de l'Univers.

S septembre.

Le jour si impatiemment attendu par la population de Rome est enfin arrivé : jour d'allégresse et de triomphe pour lequel se faisaient depuis plusieurs semaines d'extraordinaires préparatifs de fête. C'est aujourd'hui que le Pape va célébrer à Sainte-Marie-du-Peuple la solennité de la Nativité de la Vierge. C'est vraiment la fête du peuple et de son auguste patronne, la fête de Rome et de son souverain, une fête religieuse et nationale. Le *Corso* est parsemé de verdure et de fleurs : à chaque balcon, presque à chaque fenêtre, flottent des drapeaux jaunes et blancs, les couleurs du Pape. Partout cette inscription que des milliers de bouches répètent comme le cri qui résume toutes les émotions de l'âme : VIVE PIE IX ! Un arc de triomphe, magnifique improvisation de l'enthousiasme populaire, s'élève sur la place du Peuple, entre l'obélisque et l'entrée du *Corso*. Chaque province y est représentée par une statue symbolique : les bas-reliefs et les inscriptions rappellent sous des formes variées le grand acte de l'amnistie. Une statue colossale de Pie IX, une main appuyée sur la *Clémence*, l'autre sur la *Justice*, couronne le monument.

Le temps est magnifique. La ville entière se porte en masse dans les rues que le cortège du Pape doit parcourir : de la place de Venise jusqu'à la place du Peuple, les deux extrémités de la longue rue du *Corso*, la multitude est si compacte que malgré son agitation, elle semble immobile. Les cardinaux, les prélats, le sénat de Rome avec leurs riches équipages étincelant de dorures et leurs livrées de gala, traversent à grand peine ces flots de peuple. Voici le Pape ; je ne puis plus rien vous dire, les acclamations semblent tout ébranler autour de moi ; l'enthousiasme est inouï, incroyable, indicible ; c'est du délire. Je vais essayer de pénétrer dans l'église de Sainte-Marie par le couvent des Augustins : j'ai besoin de reposer dans le calme de la prière mon âme trop fortement ébranlée par le spectacle de cette ivresse, car ce spectacle donne une sorte de vertige et jette dans le cœur je ne sais quel vague effroi. Prions pour le peuple romain : qu'il n'oublie jamais ses sentiments d'aujourd'hui ; prions pour son auguste souverain : que Dieu lui donne autant de courage et de force qu'il a mis de bonté dans son noble cœur.

— *L'Espérance*, journal monarchique et religieux de Madrid, publie dans son numéro du 11 septembre une lettre écrite par un prêtre espagnol, résidant à Rome depuis longtemps, et non moins recommandable par sa vertu que par ses vastes connaissances. Nous en citerons quelques passages :

Rome, 31 août 1846.

« Je suis en ce moment plus étonné de la manière inexacte dont les journaux *libéraux* parlent du Pontife régnant qu'ils s'efforcent, je ne suis trop pourquoi, de faire passer pour un *révolutionnaire* destiné à rien moins qu'à *régénérer l'Italie* et le reste de l'Europe. Mais si ceux qui jugent avec tant de légèreté le Pape Pie IX, examinaient tous ses actes avec impartialité, nul doute qu'ils changeraient d'avis, pour peu qu'il leur reste un peu de bon sens et de bonne foi dans le cœur.

« Je connais très-particulièrement Sa sainteté Pie IX depuis de longues années ; lors qu'il n'était que chanoine, une amitié sincère nous unissait. Après sa nomination à l'évêché d'Imola, je suis allé le voir pour affaire en différentes circonstances, et j'ai eu l'occasion de connaître bien à fond la profondeur de sa vertu et la très-vaste étendue de ses connaissances, notamment dans les sciences ecclésiastiques. J'ai toujours trouvé dans Mgr. Mastai-Ferretti, même depuis qu'il a été créé cardinal, un ami et un protecteur généreux. Malgré cette intimité et la joie extrême dont je fus rempli lorsque j'appris son élévation sur le premier trône du monde, le trône pontifical, craignant de le déranger et de le distraire dans ses nombreuses occupations, je me suis abstenu longtemps de me présenter au Quirinal. Ce n'est qu'avant-hier que je suis allé pour la première fois me mettre à ses pieds. Le Saint-Père m'a reçu avec une amabilité extrême, et m'ayant fait entrer avec lui dans son cabinet, il m'a parlé pendant plus d'une heure avec familiarité, et en se servant de la langue espagnole. La conversation s'est engagée sur les affaires de l'Eglise en Espagne. Oh ! combien de soupirs n'a pas arrachés à Sa Sainteté le triste état de notre nation ! Notre patrie a inspiré et inspire toujours au Saint-Père les plus vives sympathies, et il désire ardemment que les plaies que la révolution y a faites à l'Eglise soient cicatrisées. Il me parla aussi avec beaucoup d'intérêt des ordres religieux, qui ont produit de si grands hommes et qui sont si utiles et même nécessaires à l'Eglise.

« Je suis porté à croire que la révolution, en invoquant le nom auguste de Pie IX, se propose deux buts : celui d'ébranler la confiance parmi les bons catholiques, et celui de flatter le nouveau Pape pour l'attirer à elle, et le rendre docile à ses exigences, si cela était possible. Mais je suis bien fermement convaincu que la révolution ne tardera pas à éprouver un terrible désillusionnement. *Ami de la Religion.*

FRANCE.

— Sur le bruit qui s'était répandu que Mgr. l'évêque de Nîmes allait être nommé à l'archevêché d'Aix, le chapitre de sa cathédrale et le clergé de sa ville épiscopale se sont empressés de lui adresser une supplique pour l'engager, par les considérations les plus touchantes et les plus élevées, à résister, s'il en était temps encore, à de puissantes sollicitations, et, dans le cas où il accepterait le siège d'Aix, à user de toute son influence pour garantir l'Eglise de Nîmes d'un choix dont la seule nouvelle avait vivement alarmé les fidèles et le clergé de ce diocèse.

Nous pouvons annoncer que Mgr. Cart avait déjà prévenu le vœu de ses chers diocésains, quand leur supplique lui est arrivée. Il avait formellement refusé l'archevêché d'Aix, et fait connaître au gouvernement sa détermination bien arrêtée de ne pas se séparer d'un troupeau auquel l'attachent si étroitement les liens d'une affection réciproque, et tant de bonnes œuvres que son zèle et sa piété ont fondées dans ce diocèse.

La démarche spontanée du chapitre et du clergé de Nîmes, et le refus de leur pieux évêque d'accepter une dignité plus haute, n'étonneront nullement ceux qui connaissent et la profonde humilité qui règne dans Mgr. Cart l'éclat de ses autres vertus, et la vénération affectueuse dont l'entourent les protestants comme les catholiques de son diocèse. Nous souhaitons que le gouvernement, s'il a eu la pensée de faire pour le siège de Nîmes l'un des choix dont on a parlé comprennent bien par cette double et très-significative manifestation, que vouloir faire de la sainte dignité de l'épiscopat la récompense de services politiques, ce serait pour lui-même une source de graves embarras, comme pour l'Eglise un cruel sujet de tristesse ; et dans certains cas un motif légitime d'énergiques protestations. *Ami de la Religion.*

— Nous apprenons par la lettre suivante la douloureuse nouvelle d'un vol sacrilège qui vient d'être commis dans l'église de Verneuil, diocèse d'Evreux :

Verneuil (Eure), 13 septembre 1846.

Monsieur le Rédacteur,

« La nuit dernière, des misérables se sont introduits dans mon église par une croisée qu'ils ont dû briser sans difficulté, et après avoir forcé le banc de l'œuvre, dans lequel ils n'ont pas trouvé l'argent qu'ils cherchaient, ils sont allés au tabernacle, dont ils ont aussi forcé la porte sans beaucoup l'endommager. Ils ont pris le beau ciboire qu'une personne généreuse M. l'abbé Tabois, qui vient de mourir, avait donné à notre pauvre église. Ce ciboire renfermait environ 300 hosties qui ont été mises sur le pavé. Ils n'ont point pris autre chose. Ils ont laissé dans le tabernacle, on ne sait par quel motif, un ostensorio, qui est encore un beau présent de la personne que je viens de nommer.